

Collection dirigée

par Jérôme Bourdieu, Pascale Casanova et Franck Poupeau

Édition originale : Franz Schultheis, Kristina Schulz (Ed.),
*Gesellschaft mit begrenzter Haftung. Zumutungen und Leiden
im deutschen Alltag*, Constance, UVK, 2005

Éditions RAISONS D'AGIR

5, rue de Charonne, 75011 Paris

© ÉDITIONS RAISONS D'AGIR, mai 2015

www.raisonsdagir-editions.org

editions@raisonsdagir-editions.org

Sous la direction de

Franz Schultheis & Kristina Schulz

Société à responsabilité limitée

Enquête sur la crise du modèle allemand

Traduction par Anaïs Cretin, Karim Fertikh et Claudine Girod,
avec le concours de Frédéric Chateigner et Nadine Willmann

Raisons d'agir

COURS ET TRAVAUX

Précaire de haut niveau

Franz Schultheis

Depuis ses origines, au début du XIX^e siècle, la société bourgeoise se paie le luxe de nourrir et d'organiser la critique à son propre égard. En même temps que se développent la raison utilitariste qui la caractérise et la sociation marchande reposant sur le profit, émergent des projets alternatifs et des contre-sociétés utopistes dans lesquels les valeurs matérielles sont radicalement remises en question. Née dans les années 1830, la critique du processus de modernisation dans ses deux principes centraux, l'esprit du capitalisme et la rationalité bureaucratique, se présente dès le début sous deux formes différentes mais interdépendantes : d'un côté, la critique sociale (socialisme utopique et mouvement ouvrier), de l'autre, la critique artiste (la bohème et *l'art pour l'art*¹⁵⁵). Thème de base d'une certaine sous-culture aux variantes socio-historiques des plus diverses, ces deux formes apparentées de conception antibourgeoise du monde s'imposent encore aujourd'hui et perdurent avec une force incroyable. Chacune, à sa manière, prend le bourgeois comme repoussoir, et en fait le point de référence de la construction de sociétés alternatives qui substituent, pour l'une, des idéaux d'égalité et de solidarité à l'exploitation et à la recherche du profit, moteurs de l'*homo œconomicus*, et, pour l'autre, les utopies de la création pure à la mentalité d'épicier caractérisée par le calcul et l'avarice. Ces deux critiques ont pour point commun que c'est à l'intérieur de la classe bourgeoise elle-même, et en particulier dans sa jeunesse, qu'elles rencontrent et recrutent leurs sympathisants.

Ce visage de Janus de la bourgeoisie – bourgeois et citoyen¹⁵⁶, comme Dr Jekyll et Mr Hyde – s'est manifesté historiquement par la coexistence de champs sociaux différents, voire souvent antagonistes, dans lesquels des individus s'investissent corps et âme dans un jeu à

155. En français dans le texte (NdT).

156. Ces deux dimensions sont incluses dans le terme allemand de *Bürger* (NdT).

chaque fois spécifique et avec des enjeux divers, et s'absorbent, en s'oubliant eux-mêmes, dans le sens de jeux pourtant toujours spécifiques, comme s'il n'existait pour eux aucune alternative.

Depuis la naissance de la société bourgeoise, le champ de l'art au sens étroit et celui de la production culturelle au sens large semblent se nourrir d'un dégoût de la standardisation, du nivellement et de l'abaissement intellectuel qui sont liés à la société industrielle. Dans un premier temps, ce dégoût a semblé concerner surtout les membres mêmes de cette bourgeoisie. À l'heure de la sanction par le diplôme¹⁵⁷, les mythes du charisme et du génie des héros des temps passés ne peuvent plus perdurer que dans la liberté et la pureté de la création artistique, ou dans des domaines apparentés comme celui de la connaissance scientifique. La naissance de cultures légitimes, ordonnées en fonction de la division de la société en classes, s'est fondée, dès l'origine, sur un mépris du travail en général et du travail salarié en particulier, mépris vivace y compris aux temps de l'éthique protestante du travail dans l'esprit capitaliste : selon cette vision du monde, la noblesse et la distinction sont inconciliables avec le fait de gagner sa vie, quand l'individu, au lieu de viser son propre accomplissement, est réduit au rang d'objet soumis à des nécessités extérieures. Une seule forme d'activité apparaît digne, celle qui nécessite en même temps qu'elle rend possible la création pure : la pratique culturelle. En conséquence, depuis le XIX^e siècle, les artistes et les créateurs culturels incarnent la réalisation de soi dans une activité vocationnelle, ainsi que la critique de l'habitus du petit salarié enfermé dans l'obéissance bureaucratique.

Parallèlement à la bourgeoisie détentrice du capital, une seconde fraction de classe s'est développée, caractérisée par la détention d'un fort capital culturel, que ce soit sous une forme incorporée – par exemple la compétence, le savoir, la virtuosité et le goût – ou bien sous la forme de diplômes et de titres en tant que capital à la fois culturel et symbolique garanti par l'État. Cette forme « alternative » d'existence bourgeoise, qu'on pourrait appeler la « main gauche » de la bourgeoisie, pour paraphraser une formule de Pierre Bourdieu, a eu,

157. Expression ironique qui voit la caractéristique de l'homme des classes moyennes modernes dans le diplôme scolaire dont il dispose (NdT).

jusqu'à l'après-guerre, le caractère d'un privilège social et garantissait une distinction de niveau tant face aux classes laborieuses que face aux concitoyens qui font de l'argent et sont acquis à un matérialisme vulgaire. En règle générale, on pouvait se permettre une telle existence dans un royaume libéré des nécessités, parce qu'on était entretenu ou parce qu'on héritait de ceux qui se débattaient dans les affres de la vie des affaires. On pouvait profiter pleinement de son détachement vis-à-vis de la nécessité parce qu'on était rentier, sans avoir à se salir les mains. Les producteurs culturels appartiennent donc traditionnellement aux classes dominantes, même s'ils en constituent la fraction dominée, comme le souligne Bourdieu. Ce n'est qu'avec l'ouverture de l'enseignement supérieur aux enfants des classes moyennes et, dans une certaine mesure, à ceux des classes populaires que celles-ci sont entrées en contact avec les choses nobles et purent jouir ainsi de biens symboliques qui n'appartenaient pas jusque-là au spectre de leurs possibles et à leurs aspirations. Cela s'est traduit par une transformation fondamentale du modèle de recrutement du champ de la production culturelle, qui admit alors dans ses rangs des individus qui autrefois ne pouvaient se le permettre en raison de leur origine sociale, parce qu'ils ne disposaient ni des ressources familiales, ni des moyens matériels nécessaires.

La production culturelle est devenue plus démocratique, plus accessible, mais elle est devenue aussi un domaine à haut risque, et celui-ci est double : d'un côté, quiconque joue ce jeu court le risque de ne pas être reconnu et d'échouer plus ou moins lamentablement, victime de la concurrence qui se livre pour des biens symboliques limités. D'un autre côté, cependant, tous ceux qui se lancent sans filet ou sans sécurité matérielle risquent de mener une existence précaire, pendant plus ou moins longtemps, existence à laquelle on peut sans doute trouver un peu de charme de temps à autre (« le poète maudit »), et à condition d'avoir la distance confortable de l'observateur, mais qui, au quotidien, n'a rien d'une fiction romantique.

Or, si l'explosion de l'instruction dans les années 1960 et 1970 et l'affluence « de masse » ont changé radicalement le champ de la production culturelle, le fait que celui-ci ait connu un développement extraordinaire et soit devenu une nouvelle industrie qui représente

un marché du travail conséquent a également joué. Nos sociétés de consommation avancées ont notamment fait de la « culture » elle-même un bien de consommation prisé, et notre société du temps libre et de l'expérimentation l'a transformé en un champ privilégié de l'agitation des émules de l'autoréalisation, toutes tendances confondues. La marchandisation croissante du culturel s'est manifestée par un vaste élargissement du spectre des métiers et des qualifications professionnelles dans ce domaine, qui se livrent une concurrence féroce pour la légitimation et produisent constamment de nouvelles hiérarchisations et de nouveaux mécanismes de distinction. L'afflux ininterrompu d'aspirants est, ici, canalisé par des logiques de fermeture et d'exclusion sociales, grossières ou subtiles, et les individus sont placés et catégorisés dans un espace clairement hiérarchisé. Même si ce jeu est désintéressé sur le plan matériel, il n'en faut pas moins jouer des coudes tout autant que dans la jungle de l'*homo œconomicus*. Pire encore : en raison de l'idéologie du désintéressement qui prévaut ici, les phénomènes de pouvoir et d'exploitation omniprésents ont des effets d'autant plus brutaux que les participants se voient forcés de faire bonne figure, quoi qu'il advienne, et de payer leur tribut à l'« hypocrisie collective » (Marcel Mauss).

La sphère examinée ici présente d'autant plus d'intérêt pour notre diagnostic de la société qu'il s'agit d'une sorte de laboratoire dans lequel des processus de transformation sociale actuels ainsi que de nouvelles formes et conditions de vie émergentes, mais aussi de nouvelles questions et contradictions sociales sont accessibles à l'observation sociologique comme au travers de verres grossissants.

En fait partie, entre autres, l'énorme fossé qui se creuse depuis les années 1970 entre les promesses qui semblaient aller de pair avec l'obtention de titres scolaires et ce que la société, elle qui assigne les places, donnait en fin de compte. Il s'agit, d'un côté, de l'écart entre le capital culturel acquis et sa valeur sur le marché, c'est-à-dire principalement sa convertibilité plus ou moins assurée sous forme de revenu et de statut. Comme Bourdieu n'a cessé de l'affirmer dans ses multiples travaux sur l'illusion de l'égalité des chances, il s'agit ici d'une génération sacrifiée qu'on a envoyée à coup de promesses mirobolantes dans un long périple scolaire, au terme duquel on lui a

décerné des trophées sous forme de diplômes, lesquels se sont révélés être une « monnaie de singe », en dépit des longs et douloureux efforts consacrés à les convertir en places conformes aux promesses. Dans cette perspective, de nombreux indicateurs socio-économiques disponibles révèlent un problème propre à une génération spécifique ou plutôt un problème de reproduction sociale. De jeunes adultes se trouvent dans des situations en moyenne moins favorables que celles de leurs parents il y a trente ans, dont la génération, issue du baby-boom et portée par l'explosion de l'éducation, a occupé durablement tous les postes-clés et ne libérera ces positions attractives dans l'espace social qu'en partant en retraite vers les années 2010. Un nombre de plus en plus significatif de jeunes dotés de diplômes du supérieur se trouvent donc dans une sorte de salle d'attente, avec des perspectives très ambivalentes. S'ils sont privilégiés du point de vue de la possession de capital culturel, ils doivent cependant composer avec une précarité faite pour durer, et le style de vie de « l'intellectuel et du producteur culturel précaires » qui se cristallise nettement dans cette tension depuis le début des années 1990 n'est pas sans évoquer une nouvelle version de la bohème dans un contexte moderne, en continuité avec les projets de vie ambivalents de la génération de 1968. Cette nouvelle critique artiste des rapports salariaux capitalistes, qui, dans une certaine mesure, fait de la nécessité conjoncturelle la vertu d'un nouveau style de vie, valorise une existence qui peut justement apparaître comme le prototype de la vision néolibérale du capital humain tel que Luc Boltanski et Ève Chiapello l'ont analysé. Le style de vie alternatif de ce nouveau profil social de l'intellectuel et du producteur culturel précaire est, entre autres, marqué par une grande mobilité géographique, l'entretien de réseaux sociaux étendus et une intense accumulation de capital social, ainsi que par une vie par et pour des projets professionnels à court terme, sans perspective de statut fixe et durable. Cela s'accompagne d'une manière de mener sa vie au jour le jour et en fonction des situations, sans projet de vie à long terme, sous le signe d'un apprentissage tout au long de la vie et de l'amélioration permanente de sa propre employabilité. Le quotidien caractéristique de ce style de vie se distingue fortement

de celui de la génération des parents par la disparition des frontières traditionnelles entre travail et temps libre, production et reproduction, ou plutôt régénération, mais aussi par la perméabilité entre sphère privée et sphère publique, par une grande flexibilité et, souvent, par la poursuite d'un mode de vie alternatif du genre post-adolescent ou post-estudiantin. Au sein de ce style de vie, comme autrefois pour la bohème, insécurité économique et statut incertain prennent un sens positif et sont associés à la « liberté ». C'est par ce biais que, dans une certaine mesure, cette nouvelle fraction sociale devient l'avant-garde d'un nouveau modèle de « l'entrepreneur de soi-même » issu de l'esprit néolibéral avec toutes ses contradictions : ici, pathos élitiste et marques de distinction, souffrance quotidienne sous pression croissante ; là, manque de perspectives et espérances toujours déçues. Ni job, ni métier, seulement la croyance en une vocation pour une existence dans laquelle splendeur et misère se côtoient plus étroitement que partout ailleurs, et où l'exploitation des ressources humaines, telles que la compétence, l'engagement, l'énergie et le temps, se révèle sous sa forme la plus efficace, à savoir l'autoexploitation : telles sont quelques-unes des caractéristiques qui distinguent ce secteur plein de contradictions mais précurseur de développements sociaux à venir.

Les souffrances sociales que reflètent les témoignages qui suivent ont une double origine et se renforcent mutuellement. En référence à l'étude française pionnière qu'a été *La Misère du monde*, on peut d'abord parler d'une misère de condition où la précarité matérielle est le lot quotidien, mais aussi d'une misère de position où la valeur sociale des individus n'est pas à la hauteur de leurs efforts et de leurs attentes pourtant légitimes. Si l'analyse de cette avant-garde d'une société de plus en plus individualisée est intéressante dans le cadre de ce diagnostic de la société contemporaine, c'est parce qu'elle permet de tracer les contours d'un modèle émergent de conduite de vie qui pourrait dominer à l'avenir. On se rappelle alors ce leitmotiv sociologique de Max Weber¹⁵⁸ : « Une chose est en tout cas indubitable : lorsqu'on se propose d'apprécier une réglementation des relations

sociales, quelle qu'en soit la nature, il faut toujours et sans exception l'examiner sous l'angle suivant : à quel type d'homme offre-t-elle les meilleures chances de domination par le jeu des facteurs subjectifs et objectifs de la sélection ? »

Traduction par Anaïs Cretin, Claudine Girod et Karim Fertikh

158. Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Press Pocket Agora, 1992.